

Safouane Ben Slama

AU LAC

08/03— 08/06/2024

Cécile Archambeaud : Lorsque je t'ai contacté la première fois, j'avais en tête certains portraits présentés au CAC Brétigny et j'avais compris qu'une relation particulière semblait s'installer avec les personnes que tu photographies. Sans faire du documentaire ou du reportage, tu t'appuies sur le réel ordinaire qui se présente à toi. Peux-tu nous dire comment tu travailles avec ce réel et ce que tu cherches à capturer ?

Safouane Ben Slama : Je crois connecter le réel aussi paradoxalement que ce soit à des intuitions, à des pressentiments sur l'état de la société notamment, mais aussi à des envies personnelles. Pour le projet à Brétigny et dans l'Essonne en région parisienne, j'avais le souhait depuis quelques années de travailler sur les quartiers populaires. Je suis moi-même issu de la banlieue parisienne et je ne retrouvais pas, dans ses diverses représentations, la douceur, la complexité et les nuances que j'ai vécu dans ma chair. Le réel a agi pour moi comme le moyen d'exprimer une expérience partagée, entre moi photographe et les différentes personnes que je rencontrais dans les rues du 91. Le réel est à mes yeux un outil qui peut mobiliser un imaginaire collectif, c'est un témoignage d'expériences communes que nous n'avons pas toujours vécues mais qui est capable en soi de nous rappeler des souvenirs très personnels. Je suis attentif aux petits gestes quotidiens et je cherche à les mener vers un registre symbolique plus vaste.

CA : Pour ta résidence à Orthez, certaines notions comme la joie et la tendresse ont donné une direction à ton travail photographique. Cela vient souligner en effet un positionnement face à cet « état de la société » dont tu parles. Peux-tu revenir sur ces choix ?

SBS : Je ressens la nécessité en ce moment d'archiver des moments vrais de joie collective ou solitaire, des moments d'intimité et d'amour, de détente ou de plaisir simple. Il m'apparaît essentiel de garder en mémoire ces moments éphémères. Je ressens la nécessité de les mettre au centre de mes images et de mon imaginaire. Je crois que j'en ai besoin car cela me fait du bien. C'est aussi effectivement une narration qui permet de contre-carrer ce qui m'apparaît comme des discours médiatiques dominant de haine. J'ai espoir que cet agglomérat de gestes et attentions provoquent une étincelle.

CA : Tu t'es concentré sur un lieu, le lac de Biron à Orthez. Peux-tu nous dire pourquoi ?

SBS : J'avais besoin de trouver un cadre qui me permette d'aborder ces notions-là sans que ce soit particulièrement tiré par les cheveux. Le lac m'a offert la possibilité de photographier la sensualité des gens, sans gêne, avec beaucoup de décontraction et de simplicité. J'avais le désir de photographier un lieu de villégiature populaire ; au départ je pensais même me déplacer à travers l'intégralité du département. J'avais été marqué par les images solaires du film de Guillaume Brac, *L'île au trésor*¹, c'est un film qui se déroule dans une base de loisirs à Cergy-Pontoise, j'y avais trouvé un souffle particulièrement émouvant, chaleureux et sous une apparente simplicité, une grande variété de sentiments humains. J'avais aussi en tête un rapport à l'eau. Après les premiers repérages à Orthez, j'avais été fasciné par le gave et ses nuances de bleus. D'ailleurs en rentrant, me sont venues en tête des détails de corps vêtus de gouttes d'eau et de soleil, ça m'a longuement habité. Puis j'ai appris que des jeunes de la ville tenaient une buvette dans cette base de loisirs, je l'ai visité et très vite j'y ai rencontré beaucoup de profils hétéroclites, je découvrais

que c'était un endroit qui permettait la rencontre de beaucoup de personnes venues de partout en France et en Europe.

CA : Tu as plutôt eu l'habitude de prendre des photos dans des zones urbaines, Paris et sa banlieue, Alger, Tunis ou Jérusalem... Est-ce que cela implique quelque-chose de différent d'être invité à Orthez ?

SBS : C'est un lieu que je n'aurais sans doute jamais croisé sans ton invitation. C'est un nouveau cadre pour moi, travailler en dehors de la région parisienne un défi qui m'a beaucoup intéressé. Le fait de revenir plusieurs fois m'a aidé à me familiariser avec le coin... J'ai le sentiment de poursuivre une forme d'histoire populaire, dans la forme que décrit l'historien Howard Zinn², en m'intéressant particulièrement à la vie, non plus à l'échelle d'un état ou du monde mais à l'échelle des gens qui habitent ces territoires.

CA : Est-ce que tu peux nous dire ce qui t'arrête lorsque tu prends une photo ?

SBS : Je suis à la recherche de manières d'être, c'est une démarche très sensible, je n'ai pas de recette. Je cherche des instants capables de nous rappeler des souvenirs personnels, intimes, c'est un principe de réminiscence : un geste, un regard chez un inconnu est capable de nous renvoyer à un souvenir, à une émotion plus personnelle. Je tente de conserver une forme d'étonnement en observant le monde.

CA : Et tu sembles aller vers des personnes qui sont généralement invisibilisées par la société...

SBS : Je crois que c'est le fruit du travail dans la rue, je pourrais travailler tout autant la question de la tendresse en faisant jouer des gestes d'amour à des modèles, en studio par exemple, mais il me tient très à cœur de capturer des gestes réels, parfois pudiques, presque invisibles et qui induisent d'eux-mêmes une forme de secret. Je crois que mon travail lui-même se situe là, il est entendable pour celui ou celle qui veut bien le recevoir.

CA : J'aimerais revenir sur ton parcours car tu as étudié la philosophie et tu es diplômé du Master science et métiers de l'exposition à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. La photographie n'est donc pas ta formation première. C'est au fil de tes voyages et déambulations que tu développes un rapport

spontané et autodidacte à la photographie. Qu'est ce qui t'a poussé à t'orienter vers là plutôt que vers une pratique curatoriale³ ou théorique ?

SBS : Grâce à mon père, j'ai une pratique photographique depuis tout jeune, c'étaient des images familiales au départ, et puis à l'adolescence des images des copains. Plus tard, en faisant de la recherche dans les cultural studies⁴, un mélange de philosophie, de sociologie, de toutes les sciences humaines, j'ai commencé à approfondir mon regard, j'ai cerné mes envies. En faisant mon mémoire de Master, j'ai ressenti le besoin de laisser plus de places à ma pratique artistique, à passer du commentateur au faiseur. Dans ce mouvement-là, je réalise un stage en programmation culturelle à l'institut Français de Ramallah en Palestine, je comprends sur place que je veux créer. Je réalise là-bas les premières images qui concordent entre ma vision esthétique et mes sujets. J'établis les fondations de mes choix esthétiques. Sur le moment, je ne pose pas vraiment de mots dessus, je les fais et cela m'apporte une forme d'exaltation. Je suis plus à l'aise avec un langage visuel et sensible. Je pense souvent à l'écriture du rappeur Booba, ses morceaux sont sans thèmes et pourtant il suffit d'une phrase puissante pour nous toucher, c'est plus percutant que de long discours théoriques et rationnels. La photographie me permet ce type d'écriture, elle semble provoquer chez le spectateur une émotion spontanée, de l'adhésion ou du rejet puis ouvre la porte à des réflexions plus précises. Quand je pars photographe, c'est le moment qui m'intéresse le plus.

CA : Pour ton projet à Orthez, y a-t-il des ouvrages ou des œuvres qui t'ont particulièrement accompagné ?

SBS : *L'île au trésor* de Guillaume Brac et je pense aussi à *La puissance de la douceur* d'Anne Dufourmentelle. Ce dernier ouvrage m'a permis d'approfondir la question de la tendresse et de la douceur comme une force, dans mon travail ce sont des notions que j'ai longtemps peu osé formuler et puis petit à petit... J'ai aussi beaucoup pensé au travail de Rineke Djikstra et ses portraits au bord de la mer. Ce sont des images qui ont été très présentes durant mes rondes autour du lac.

Propos recueillis par Cécile Archambeaud
Mars 2024

² Une histoire populaire des États-Unis est un livre écrit par l'historien et politologue Howard Zinn en 1980. Dans ce livre, Zinn cherche à montrer une vision alternative de l'histoire des États-Unis loin des mythes des Pères fondateurs et plus près de la difficile réalité du peuple. Selon l'auteur, l'histoire de son pays est, dans une large mesure, l'exploitation d'une majorité par une élite minoritaire.

³ Relatif à la conservation et à l'exposition des œuvres d'art

⁴ Les études culturelles (en anglais cultural studies), ou sciences de la culture, sont un courant de recherche d'origine anglophone à la croisée de la sociologie, de l'anthropologie culturelle, de la philosophie, de l'ethnologie, de la littérature, de la médiologie, des arts, etc.